



*Arnaud Druelle
Marie-Noëlle Pichot*

EN RÉSISTANCE

ÉCHOS

*Pour en apprendre plus sur l'Histoire
et savoir en parler, retrouvez le dossier pédagogique
consacré à la Seconde Guerre mondiale
et à la Résistance française (1939-1945)
en ligne sur notre site :*

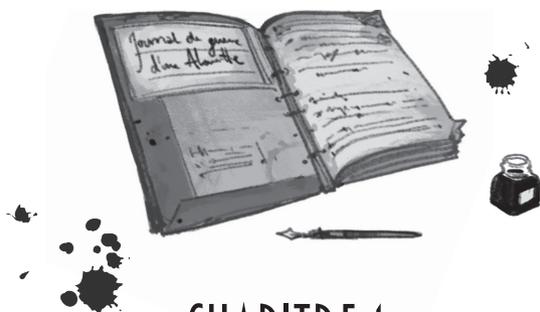


*À mes grands-parents, Jacqueline et Marcel,
qui m'ont inspiré cette histoire.*

Arnaud

*À Nouche, ma grand-mère,
qui m'a transmis son courage et sa ténacité.*

Marie-Noëlle



CHAPITRE I

Forêt de Saint-Loup, **25 février 1944**

Le sang qui coule de sa blessure ralentit sa course. Son souffle se fait plus rauque, sa vision plus trouble, ses jambes plus lourdes. Les doigts agrippés au Sten¹ que Corneille lui a confié, Marcel essaie de résister à la douleur, de rester lucide.

Il n'a pas le choix, les miliciens² se rapprochent.

Au loin, des cris déchirent l'obscurité. Par cette nuit sans lune, ils peineront à suivre ses traces de pas dans la neige. Mais le temps presse. Il ne donne pas cher de sa peau s'ils le capturent. Son âge n'y changera rien.

Quatorze ans, c'est assez vieux pour mourir.

Avec un haut-le-cœur d'angoisse, Marcel repense à Merle aux mains de Gravel et de ses hommes. Tandis qu'il observait la scène derrière un buisson, il a serré son poing entre ses dents pour ne pas hurler. Lorsque les

1. Pistolet-mitrailleur de fabrication anglaise, souvent utilisé par les résistants.

2. La Milice française est créée par le régime de Vichy le 20 janvier 1943. C'est une organisation paramilitaire fasciste et antirépublicaine ayant pour objectif de traquer, arrêter et éliminer les résistants.

geignements de son ami ont cessé, son corps est devenu inerte, ballotté d'un coup de botte à l'autre.

À cette heure, il est sûrement mort.

Une perspective qui noue la gorge de Marcel.

Puisant dans ses dernières forces, l'adolescent gravit la colline en se frayant un passage parmi les branches nues et les ronces qui lui griffent le visage et les bras. Même en pleine nuit, il peut trouver son chemin dans cette forêt si familière. Les bois de Saint-Loup sont le refuge des Passereaux. Ses profondeurs secrètes et ses monts inaccessibles les ont protégés jusqu'à présent.

Jusqu'à la trahison.

Car Marcel en est convaincu : les résistants ont été trahis. Quelqu'un a informé les miliciens du lieu de rendez-vous. Leur chef Gravel et ses hommes étaient trop bien renseignés.

Au sommet de la colline, Marcel s'autorise une courte pause. Adossé au tronc d'un énorme chêne, il reprend péniblement son souffle. Sa cachette n'est plus qu'à un kilomètre. Il devine la silhouette décharnée du château en ruines, sur la colline, au-delà des arbres qui s'étendent à perte de vue. Il baisse les yeux vers sa blessure. La balle a déchiré son bras, provoquant une brûlure insupportable. Le sang coule de ses doigts tremblants, pressés contre la plaie. La lésion n'a cependant pas l'air trop profonde.

Il se souvient de l'étreinte de sa mère, le matin même, et retient le sanglot qui monte dans sa gorge. D'un clignement de paupières, il efface cette image de son esprit. Il n'a pas le temps de se morfondre.

L'arme à son poing est encore chaude. Il a tiré pour faire diversion et permettre à ceux qui le pouvaient de

fuir. Ont-ils réussi à rejoindre les passeurs ? Marcel l'espère de toute son âme. Surtout Jackie, Fauvette comme on la surnomme chez les Passereaux.

Le dernier regard que lui a lancé la jeune fille lui a troué le cœur. Savait-elle que leur séparation risquait d'être définitive ? Un vertige le saisit. Fauvette et lui... ils ont encore tellement de choses à vivre.

Un cri retentit soudain dans l'air glacé.

— Par là, les gars ! Il y a des traces de sang ! Ce salopard est blessé. Il n'est pas loin.

Les miliciens sont déjà en bas de la colline que Marcel vient de franchir. Le rugissement de Gravel est tout proche.

— Choisissez-le-moi ! Il ne reste plus que lui ! Qu'on en finisse avec ces cafards !

« Plus que lui » ? Les autres membres du réseau ont-ils tous été arrêtés au cours de l'opération ? Et Fauvette ?

Aussitôt, Marcel s'élance, la peur au ventre. Il reprend son échappée jusqu'à tomber sur la clairière salvatrice. Une dernière course à découvert et il sera dans son refuge. S'il en a la force.

Pour se donner du courage, il pense à sa famille. Le visage rond de son petit frère Émile qui a les mêmes yeux innocents que les enfants cachés par le réseau des Passereaux. Les mains vigoureuses de sa mère qui tente de le retenir loin du danger. Le regard farouche de son père avant qu'il ne soit arrêté et déporté. La poigne de Merle sur son épaule, confiante. Et Fauvette. Son sourire lumineux, et son courage au combat.

— Il est là !

Marcel se retourne. Les miliciens ont surgi à leur tour

dans la clairière. Les coups de feu claquent. Les projectiles le frôlent. L'adolescent, épuisé, se baisse et zigzague entre les troncs pour les éviter.

La grotte des Brigands n'est plus qu'à quelques mètres. L'adrénaline propulse dans les muscles du garçon assez de vigueur pour atteindre le couvert des arbres tandis que les balles sifflent à ses oreilles et que les cris enflent.

À bout de souffle, Marcel franchit la barrière de branchages qui dissimule l'ouverture, une étroite fente à peine perceptible en plein jour. Il a confiance en la nuit pour l'engloutir. Il s'engouffre dans la cavité, et tente de calmer sa respiration qui résonne comme dans une cathédrale. Les miliciens passent devant lui sans le voir.

Il a été absorbé par la roche protectrice.

Marcel entend les traqueurs s'éloigner. Sans la moindre lumière, il suit à tâtons les parois humides et froides et arrive enfin à la porte en bois qui ferme le tunnel. Il tend l'oreille. Les sons qui lui parviennent sont étouffés, lointains. Le soulagement l'envahit. Il ouvre la porte avant de la rabattre avec précaution. La tête lui tourne un peu. Il s'appuie un moment contre la paroi puis reprend péniblement sa progression dans le boyau obscur. Le sang coule de sa plaie au bras. A-t-il laissé des traces qui permettraient aux miliciens de le retrouver au matin ? Il retire sa veste en cuir, celle qu'il a prise dans l'armoire de son père disparu, soulève son chandail en laine, et déchire un morceau de sa chemise pour le presser contre sa blessure. Étouffant un gémissement de douleur, il se remet en marche.

Sa progression, de plus en plus lente, semble durer des heures. Le tunnel n'est pourtant pas si long d'habitude.

À plusieurs reprises, il croit tomber d'épuisement, mais parvient finalement au bout du souterrain. Au-dessus de lui, il cherche en tâtonnant l'ouverture qui mène à la surface. Il grimpe sur une lourde bûche laissée là à cet effet, se hisse dans une petite pièce sombre puis referme la trappe.

Des larmes glissent le long de ses joues et s'écrasent sur le sol poussiéreux où il s'est étendu. Enfin, il est à l'abri.

Il se retourne péniblement sur le dos, fouille dans la poche de son pantalon, et prend son briquet. Il se redresse, allume une bougie posée sur une table de fortune. Tout autour, des visages de pierre prennent vie dans la lueur tremblotante. Les mains agrippées à une épée, un chevalier en armure le toise d'un air sévère. Une dame gracieuse aux cheveux recouverts d'un voile est à ses côtés, en posture de prière. Descendant du plafond, un dragon maléfique les menace, la gueule ouverte.

C'est là son refuge. Un mausolée¹ qui n'est autre que le tombeau d'un puissant seigneur, enterré il y a des siècles dans cette petite chapelle de pierre grise. Le monument est situé dans l'ancien cimetière du domaine seigneurial, dissimulé aux yeux du monde par un enchevêtrement de ronces. Non loin, les ruines du château dorment sous la mousse et le lierre. Le tunnel servait autrefois à fuir l'ennemi en cas de siège. Plus personne ne vient ici. Les chemins broussailleux qui permettent d'y accéder sont devenus impraticables.

À l'intérieur, sur le sarcophage, un gisant² représente un homme richement vêtu, les paumes jointes : l'un des

1. Grand et riche monument funéraire qui contient le corps d'une personne importante.

2. Statue funéraire représentant le défunt enterré dans un sarcophage.

premiers comtes de Bressac. À ses pieds, un lion minéral, symbole de puissance, monte la garde.

En guise de lit, Marcel s'est installé une paille et une vieille couverture posées à même le sol froid. Étourdi de douleur et de fatigue, l'adolescent se demande si le mausolée deviendra bientôt sa propre tombe. Il ne se sent pas prêt à mourir. Pas avant d'avoir accompli ce pour quoi il se bat.

Marcel ferme les yeux. L'aube approche et, avec elle, son lot d'incertitudes. Il ne veut pas songer au lendemain. Pas encore.

Au loin, une chouette hulule.

Tout doucement, avant de sombrer dans le sommeil, Marcel siffle à son tour son chant de ralliement.

Le chant de l'Alouette.



CHAPITRE 2

Centre *Les Passereaux*, **26 juin 2024**

Auréolés d'une douce lumière, les grands frênes du parc bruissent sous la brise tiède. L'été prend peu à peu ses aises, donnant aux feuillages une couleur mordorée et au ciel l'éclat d'une saison oubliée.

Un adolescent en survêtement, casquette vissée sur le crâne, pique un sprint dans l'allée principale. Il est en retard. Comme la fois précédente.

Il peste intérieurement. *Putain, Nino ! T'es vraiment jamais fichu d'être à l'heure !*

Il effectue les derniers cent mètres pour rejoindre celle qui l'attend, assise sur un banc, un petit carnet à la main. Une femme brune, vêtue d'un jean clair et d'un t-shirt aux motifs fleuris. Elle esquisse un sourire quand elle l'aperçoit. Elle n'est pas surprise, elle a l'habitude. La ponctualité n'est pas la première qualité des jeunes gens du centre.

Parvenu à sa hauteur, le garçon cesse sa course, essoufflé.

— Désolé madame Held, j'ai failli oublier...

— Ça n'a pas d'importance, Nino, l'essentiel c'est que tu sois là. On marche un peu ? propose-t-elle.

L'adolescent hausse les épaules. La saison est propice aux promenades. Puis ces séances au grand air ont l'avantage d'éviter l'espace confiné d'un bureau. D'ailleurs, c'est la première fois qu'il se sent en confiance avec une psychologue. Cependant, il reste sur ses gardes. À quatorze ans, le parcours du garçon est parsemé de désillusions qui ont écorché ses relations avec les adultes. Beaucoup trop pour se livrer aussi vite à une quasi-étrangère.

La thérapeute et son jeune patient font quelques pas et, comme à chaque fois, madame Held entame la conversation.

— Comment vas-tu ?

— J'ai connu pire... J'ai ma chambre à moi, la bouffe est pas dégueu et les éduc sont plutôt cools.

— Et tes relations avec les autres garçons, comment les qualifierais-tu ?

— C'est pas comme avec mes potes, mais je dirais que ça va... Y'a pas d'embrouilles, quoi.

— C'est plutôt positif, conclut-elle. Aujourd'hui, ça fait quinze jours que tu vis au centre. Tu sais ce que ça signifie ?

Nino hoche la tête.

— Ma période probatoire est terminée, ironise-t-il. Je vais enfin pouvoir mettre le nez hors de cette prison !

La psychologue soupire.

— On en a déjà parlé, Nino. Un centre éducatif fermé n'est pas une prison, mais une alternative à

l'incarcération. C'est une chance que la juge t'a offerte et c'est à toi de décider si tu veux la saisir.

— N'empêche, vous avouerez que les caméras et les barbelés au-dessus des murs d'enceinte, ça fait pas vraiment camp de vacances ! s'esclaffe-t-il.

— Je te rejoins sur ce point, consent madame Held. Mais tu restes libre malgré tout, de penser, de réfléchir à ce que tu feras quand tu sortiras d'ici. Tu ne crois pas ?

Nino ne répond pas. Elle s'arrête de marcher et plante alors ses yeux dans les iris gris de l'adolescent. Il lui semble que ce dernier a le regard moins sombre que lors de leurs précédentes rencontres. Il paraît moins taciturne, moins distant, ce que confirment d'ailleurs le directeur et les éducateurs. Les deux premières semaines au centre se sont bien déroulées. C'est de bon augure pour la suite.

— Est-ce que tu as confiance en moi ? lâche-t-elle du bout des lèvres.

Nino ôte sa casquette un bref instant et passe la main sur sa nuque rasée pour mûrir sa réponse. La psychologue l'observe. Deux ou trois boutons d'acné rougissent son visage au teint mat. Un léger duvet surmonte sa lèvre supérieure. Au-dessus de son sourcil gauche se trouve une cicatrice, bien visible, à défaut de dévoiler les autres. Celles qu'il cache à l'intérieur.

Une apparence de petit dur.

Pourtant, il n'est qu'un adolescent cabossé par la vie dont le dossier social est aussi épais que la porte d'une cellule : premier placement en foyer à cinq ans en raison de violences intrafamiliales, famille d'accueil, échec, re-foyer suivi d'une tentative de réintégration auprès des parents à l'âge de onze ans.

Ensuite, le schéma est malheureusement des plus classiques: récidives des violences, adolescent livré à lui-même, mauvaises fréquentations, déscolarisation et dérive dans le trafic de drogue d'une cité où il s'avère plus facile d'acheter une barrette de shit qu'une baguette de pain.

En réaction à la question de la thérapeute, Nino finit pas lâcher avec un haussement d'épaules :

— Vous êtes plutôt sympa, pour une psy.

— Je prends ça pour un compliment, répond madame Held.

Ils poursuivent leur promenade sous le pépiement des oiseaux dissimulés dans les ramures des arbres du parc. Ici, l'atmosphère paisible n'est troublée que par les inévitables crises des pensionnaires que les éducateurs sont amenés à gérer.

Madame Held considère le moment propice pour évoquer un sujet crucial, mais qu'elle sait délicat pour son jeune patient.

— Tu te souviens de notre échange de la dernière fois, Nino ?

Le garçon se rembrunit. Évidemment qu'il n'a pas oublié. Aborder son enfance auprès de ses parents ravive en lui des souvenirs plus amers que l'eau salée.

— Je n'ai pas envie de parler d'eux, répond-il d'une voix râpeuse.

— Comme tu veux...

La psychologue n'insiste pas. Si le temps estompe sur la peau les marques des coups reçus, ailleurs, dans le cœur, dans les tripes, leurs traces ne s'effacent jamais. Quoi qu'on fasse, on ne peut pas réellement gommer le

passé. C'est pourquoi évoquer des parents qui vous ont fait du mal n'est pas chose aisée. Encore moins à cet âge charnière. Et quand on est, comme Nino, à fleur de peau.

Madame Held laisse s'écouler un silence durant lequel elle griffonne quelques mots sur son carnet avant de reprendre, pour changer de sujet :

— As-tu réfléchi aux activités que tu voudrais pratiquer dans les semaines à venir ? Nora, ton éducatrice, m'a soufflé que tu aimais les animaux.

— Ça dépend de quelles bestioles vous parlez. Filer du grain aux poules et aux oies, c'est pas trop mon truc.

La thérapeute sourit à la réplique.

— Je ne songeais pas forcément au poulailler du centre. Tiens, par exemple, sais-tu qu'il y a une réserve de loups dans le secteur ?

Nino relève le menton, intéressé. Il n'a jamais vu ce genre de carnassiers ni dans un zoo ni ailleurs, mais il s'est toujours senti proche de ces animaux. Peut-être parce qu'il pense leur ressembler. Les loups sont sauvages, épris de liberté. Puis ils vivent en meute, comme lui et sa bande de potes à la cité.

— On peut les voir ? demande-t-il.

— Je crois que des visites de la réserve sont possibles avec des gardes forestiers. Il faudrait que tu en parles à Nora.

— D'accord, ça me plairait bien.

Ils arpentent encore les sentiers du domaine, échangeant quelques paroles sur le verdict judiciaire qu'attend Nino. Comme la plupart des jeunes confiés au centre, il est placé ici en attente du jugement. Il avoue son anxiété à ce sujet à la psychologue. Celle-ci essaie de le

réconforter en lui assurant que son intégration, si elle se passe bien, jouera en sa faveur.

Ils longent les écuries où, plusieurs fois par semaine, certains pensionnaires suivent des séances d'équithérapie¹. Enfin, ils regagnent le château abritant, au rez-de-chaussée, les espaces administratifs et de restauration et, à l'étage, les chambres des résidents.

En les apercevant, un adolescent à la bouille ronde et aux yeux rieurs accourt vers eux.

— M'dame Held ! Faut que je vous parle d'un problème hyper urgent !

— On voit ça après, Yassin ?

Mais le jeune garçon n'en démord pas :

— Mais puisque je vous dis qu'ça peut pas attendre !

— Bon, qu'y a-t-il de si important ? soupire-t-elle.

— Ben, figurez-vous que j'me suis vautré dans l'escalier hier et, du coup, j'ai vachement mal au genou. C'est comme s'il était bloqué. Regardez ! J'arrive presque plus à le déplier, assure-t-il en grimaçant.

La psychologue répond avec un sourire, mais d'un ton ferme :

— Yassin, je t'ai déjà expliqué plusieurs fois que je ne suis pas médecin. Si la douleur est aussi insupportable, parles-en aux éducateurs et ils t'emmèneront consulter. Mais à mon avis, ton genou n'a pas l'air trop mal en point à en juger la vive allure avec laquelle tu es venu jusqu'à moi. Maintenant, tu me permets de terminer ma discussion avec Nino ?

Vexé, l'adolescent part en râlant, les mains dans les poches, en direction de la bâtisse.

Nino le regarde s'éloigner, amusé.

1. Thérapie qui utilise le cheval comme lien avec le patient.

— Yassin me fait marrer, il a toujours mal quelque part.

— C'est vrai, convient madame Held. Un peu comme tous les garçons qui vivent ici. Un peu comme toi, Nino.

Il lui jette un œil circonspect.

— Vous croyez ? Non, moi ça va...

— Si tu le dis, élude-t-elle. On se revoit la semaine prochaine. Et essaie d'être à l'heure, cette fois.

— D'ac. Je ferai de mon mieux.

Nino s'empresse de rejoindre les autres, car c'est bientôt l'heure du repas. Cependant, en montant les marches du perron, il ne peut s'empêcher de se retourner. Madame Held le salue d'un petit signe de la main.

Il vient de comprendre ce qu'elle a voulu dire quand elle l'a comparé à Yassin...

Les douleurs peuvent prendre des formes diverses.

Nino n'ignore pas qu'un mal profond le ronge. Et que les souffrances les plus difficiles à endurer sont souvent les moins visibles...